

Un homme de plaies

Brigitte VITAL-DURAND

Les cinq chiffres sont là, 51055, tatoués sur son avant-bras. A vie. Il ne les cache plus. Un triangle les surmonte. Lui aussi tracé point par point, avec le sang qui perlait quand l'aiguille s'enfonçait dans la peau. «Le triangle, je l'ai eu après les chiffres, un jour, ils ont décidé de le faire, je sais pas pourquoi.» Il n'aime pas les pourquoi. «Pourquoi donner des explications ? Les explications, elles ne valent pas un clou, on les a inventées après. Ce qu'il faut, c'est livrer les faits.»

Soixante ans plus tard, Henri Borlant livre donc «les faits». Comment, le 23 juillet 1942, âgé de 15 ans, une main accrochée à celle de son père, Aron Borlant, un grand Russe, l'autre main à celle de son frère Bernard, un costaud d'1,84 m, ils se sont mis à courir tous les trois sous les coups et dans les hurlements jusqu'à un endroit où ils ont dû se déshabiller. Et lui, jeune garçon si pudique, si pieux, il a dû voir son père nu, et son frère. Ils ont été rasés tous les trois, cheveux, aisselles, poils pubiens. Ecorchés par le rasoir, humiliés, «ahuris», son père et son frère lui ont paru «méconnaissables». Plus tard, quelqu'un du camp lui a dit que son père était mort le 23 septembre, il avait tenu deux mois, son frère le 9 novembre, trois mois et demi. De sa soeur Denise, déportée par le même convoi, Henri dit : «Je n'ai jamais rien su.»

Henri Borlant a quitté Auschwitz le 23 octobre 1944, transféré à Ohrdruf-Buchenwald. Le 3 avril 1945, il s'évade, il allait avoir 18 ans, pouilleux, survivant. Et, aujourd'hui, infatigable narrateur des «faits», il va où on lui demande, dans les écoles, à la télévision, jusqu'au 21 juillet sur la chaîne Histoire. Il raconte avec ses yeux bleus et ses brusques emportements. Il ne faut jamais lui demander «pourquoi», il faut l'écouter. L'ancien petit Parigot est l'un des 130 témoins pour l'Histoire, dont les récits, recueillis sous la responsabilité de l'historienne Annette Wieviorka, sont désormais entreposés aux Archives nationales.

Quand ses parents l'ont ramené de la maternité de l'hôpital Lariboisière, Paris Xe, à la maison sur la butte Montmartre, un de ses frères a protesté. Vous l'avez appelé Hirsch ? Qu'est-ce que c'est que ce prénom ? Il s'appellera Henri, quatrième des enfants Borlant. Tous aux prénoms bien de chez nous. Léon, Denise, Bernard. Puis Roger, France, Madeleine, Raymonde. Et Jeannette morte à 3 ans, René, à la naissance. Si son père avait fui son village près d'Odessa, si sa mère avait quitté la Bessarabie, autre lieu de pogroms, ce n'était pas pour faire bande à part une fois installés à Paris. Mariés en 1916, sa mère Rachel avait 16 ans, son père était tailleur, naturalisés en 1927, les parents parlaient russe ou yiddish quand ils avaient des choses à se dire qui ne regardaient pas les enfants. «Ils étaient amoureux de la France, affirme Henri, ils étaient assimilationnistes.»

En 1939, au moment de l'exode, la famille quitte le logement HLM rue du Château-des-Rentiers à Paris XIIIe, expédiée par l'administration française dans un village d'Anjou, paisible Saint-Lambert du Lattay, où, croit Henri, «personne ne savait qu'on était juifs, sauf nous». Il a été arrêté par les Allemands, le 15 juillet, «j'ai précédé d'un jour la rafle de Paris», c'était alors un garçon qui mangeait des sandwiches au jambon et portait trois médailles religieuses autour du cou. Baptisé par les bourgeois du village. A la ferme, où il allait chercher le lait, les paysans l'appelaient «Petit Jésus» : «J'étais enfant de chœur, ils ne savaient pas ce qu'étaient les juifs, ils n'en connaissaient pas.»

A Auschwitz, au moins au début, Henri se vivait comme «un martyr et un saint. A chaque coup, je me disais : mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font».

Il pense que son père, «légaliste, irréprochable, chargé de famille, qui ne voulait pas faire le malin», a dû déclarer la famille lorsque les ordonnances allemandes ont rendu obligatoire l'inscription à la préfecture en septembre 1940. Un historien de ses amis, Alain Jacobzone, a retrouvé la trace d'une famille nombreuse répertoriée dans ce village de Saint-Lambert (1). Les Borlant, sans doute. Le 15 juillet, les soldats allemands ont emmené ceux qui avaient entre 15 et 50 ans : Rachel, 43 ans, Denise, 21 ans, Bernard, 17 ans, Henri avait eu 15 ans un mois auparavant. Deux jours plus tard, au grand séminaire d'Angers qui servait de prison, le père, 54 ans, les a rejoints et Rachel a été libérée. Sans doute un échange, dont Henri n'a jamais su les termes. Dans la nuit du 20 au 21 juillet, le train passe à Versailles. «J'avais écrit un petit mot, "Maman chérie, il paraît que nous partons en Ukraine pour faire les moissons", c'est ce qui se disait dans notre wagon. Je l'avais plié autour d'une pièce de monnaie, attaché

avec un élastique, et je l'avais balancé par la lucarne.» Un cheminot a trouvé le message, et l'a fait parvenir à sa mère, accompagné d'une lettre signée «un cheminot». Le mot est perdu, mais la lettre de cet anonyme, à l'écriture appliquée sur la page quadrillée, est encore là qui dit «prenez courage» et qui souhaite à la mère «de les revoir bientôt».

Henri montre aussi des photos. De son école religieuse, où il pose sanglé dans son costume à côté de ses camarades. De Denise, qui prend l'air penché pour le photographe. De lui, encore, au sourire si sage. C'était avant. Il montre les chiffres indélébiles sur son bras, la cicatrice sur la jambe laissée par un effroyable abcès. Les photos de ses copains, après, au retour. Et il raconte et raconte encore. Il faut que tout le monde sache. Il explique qu'il est devenu témoin, «à cause de la retraite», parce qu'il a «du temps». Il sait bien que c'est insuffisant comme explication. Il sait aussi que seuls ceux qui ont connu la faim comme il l'a connue peuvent le comprendre.

Il raconte le retour auprès de sa mère, le 16 avril 1945. Puis les lycées parisiens qui ne voulaient pas de lui, avec ses 18 ans et son niveau scolaire de sixième. C'est un directeur de cours complémentaire qui a été contraint de le prendre comme élève. L'homme avait été collaborateur. Les anciens déportés le savaient. «Je me disais : après Auschwitz, tout sera facile», rigole Henri, qui a réussi l'exploit d'achever ses études de médecine dans la pauvreté absolue où vivait le reste de sa famille dans l'immédiat après-guerre.

Un jour, il est retourné en Allemagne avec une tuberculose chopée en camp. On l'a mis dans le train, c'était en juillet 1948, «je crois mais est-ce que je l'ai rêvé ? , j'ai passé la frontière le jour anniversaire de ma déportation». Il est soigné dans un sanatorium en Forêt-Noire, zone occupée par les Français.

Puis la vie s'écoule, enfin plus paisible. En 1960, il épouse une jeune Allemande, non juive, si farouchement antinazie qu'elle avait décidé de ne plus vivre dans son pays. Il sourit en disant que sa mère a assisté à son mariage habillée en grand deuil, il l'aimait tant qu'il lui pardonne tout. De la Shoah, Henri lisait tout ce qui paraissait d'important. Mais il n'a parlé de lui-même qu'en 1992, lorsqu'Annette Wiewiorka l'a contacté. Avant, il se disait que Primo Levi avait déjà tout raconté et bien mieux qu'il ne pouvait le faire. Maintenant, c'est un «devoir sacré».

Henri Borlant a tout raconté à ses quatre filles. Quand l'aînée a entendu son récit pour la première fois, elle a éclaté en sanglots. La dernière, Valentine, l'a fait venir dans son école pour qu'il témoigne une nouvelle fois.

photo Jerome Bonnet

(1) L'Eradication tranquille. Le destin des juifs d'Anjou. Ivan Davy, éditeur.

(Lire aussi pages 14-15)

Henri Borlant en 8 dates

5 juin 1927 Naissance à Paris.

15 juillet 1942 Arrestation à Angers.

20 juillet 1942 Déportation d'Angers.

23 juillet 1942 Arrivée à Auschwitz-Birkenau.

3 avril 1945 Evasion d'Ohrdruf-Buchenwald.

1958 Installation comme médecin à Paris.

17 octobre 1960 Mariage avec une Allemande, Hella Holst.

1992 Enregistrement de trois heures d'entretien pour l'association Témoignages pour mémoire.